

Préambule

Saïd Benjelloun

كلما ضاقت الواقع
كلما اتسع الحلم
واتسع الخيال

*Plus la réalité s'amenuise,
plus le rêve et l'imaginaire
s'épanouissent* ¹

Dans l'isolement imposé par la pandémie du Coronavirus, bien que le masque et les gants de chirurgiens en soient la seule allusion, un couple de quinquagénaires se retrouve, après le séjour de l'homme en hôpital psychiatrique. Rabah est poète et sa poésie lui a valu un séjour en prison. Janet, à peine plus jeune, a dû se faire passer pour chrétienne pour pouvoir chanter. Mais la guerre l'a empêchée de passer une audition devant un jury qui l'aurait consacrée. Cet huis clos est le reflet des conséquences des crises et des bouleversements mondiaux sur les individus et les relations. C'est également un choix pour échapper à un monde qui usurpe les rêves et s'évertue à créer de la déception.

Il fallait tout l'art et l'expérience de Basim Kahar d'acteur, de metteur en scène et d'auteur, pour traduire l'isolement, le malaise et l'errance de toute une génération et d'explorer leur effet psychologique sur les personnes. Ce n'est donc pas un hasard si la pièce de Kahar a obtenu en 2020 le premier prix de l'Arab Theater Institute ², parmi plus de cinq cents textes dramatiques présentés.

Déception d'une génération

La pièce *Oranges* est très actuelle. Elle est le miroir intime de ce qui se vit dans les pays arabes aujourd'hui. Toutes les grandes questions y sont abordées sans tabous. Les personnages de la pièce ont l'âge de l'auteur. Et bien qu'on puisse relever des éléments autobiographiques, on peut dire que c'est sa génération que Basim Kahar met en scène avec tout ce qu'elle a subi : l'oppression, la prison, l'internement, la guerre, l'échec et l'exil. Ce sont toutes

¹ Basim Kahar, interview avec Ghada Al-Khalil sur Radio Monte Carlo le 19/02/2021.

² Premier Prix d'Auteur Dramatique à la 13^e édition de l'Arab Theater Institute, 2020.

ces situations, ces personnes et ces vies qui encombrant la tête de Rabah, un lourd poids qui lui fait frôler la folie, cet exil intérieur.

J'ai plein de gens dans la tête et je n'ai besoin de personne, ma tête déborde de gens avec qui je veux être, je les connais et je sais comment ils pensent et de quoi ils rêvent, je sais beaucoup de choses sur leur vie, leurs souffrances et leurs joies, je leur parle chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, ce sont mes amis et certains sont mes ennemis aussi, je dialogue, discute et me dispute avec eux.

La prise de conscience de Rabah, faite de douleur et souffrance, finit par ressembler à un exil, voire une aliénation totale. Et si l'auteur a choisi l'exil, où il a passé la majeure partie de sa vie, celui-ci est vécu plus comme une libération et une liberté que comme une fuite ou un abandon.

De la résistance à la survie

Car dans ces conditions, ce qui compte, c'est de survivre, de se maintenir en vie plus que de s'opposer ou de résister. Il s'agit de garder son équilibre, de ne pas sombrer, de ne pas perdre espoir et de continuer à rêver et à écrire. Les trajectoires de Rabah et de Janet sont différentes mais l'échec et la déception sont les mêmes. C'est ce qui leur reste et les unit au moment où tous leurs rêves s'effondrent, que leurs convictions s'ébranlent et que le doute envahit tout : l'existence, l'identité, l'amour, la religion, la guerre et la liberté. C'est une question de vie ou de mort et Janet, en essayant de rattacher Rabah à la vie, c'est toute une génération qu'elle essaie de maintenir en vie.

L'image et la mémoire

De là l'importance du souvenir et de la mémoire. D'un tableau à l'autre, nous assistons à un travail de mémoire, à une reconstruction du passé, quitte à le réinventer, car c'est le dernier îlot de survie. Alors que Rabah est aux prises avec son monde intérieur et le présent, Janet essaie de faire revivre des instants du passé, depuis leur rencontre jusqu'à l'internement de Rabah. Elle recherche les amorces d'événements passés qui puissent lui parler et le faire réagir. Cela ne va pas sans risque pour elle et sans remuer des blessures et des douleurs qui la font fondre en larmes.

Dans cette exploration du passé, la photo revêt une importance primordiale, que ce soit celle prise par le photographe ou les selfies qu'elle essaie de prendre avec un appareil fictif. C'est une façon de reconstituer cette scène d'origine ou primordiale qui résume toute leur vie et leur relation malgré les doutes sur la

position, la place des mains, des yeux – ces yeux qu’il est si important de garder ouverts sur une photo – et enfin cette orange, l’autre fruit interdit, qui au lieu de provoquer leur chute va assurer leur survie et leur reconstruction.

Les histoires

C’est aussi le rôle que Basim Kahar attribue aux histoires qui s’égrènent dans la pièce comme de longs monologues. Rattacher la vie de Rabah à d’autres vies, à ses histoires avec d’autres hommes, provoquer sa jalousie ou son indifférence, donner d’autres exemples de vie, parfois tragiques, le faire réfléchir, se faire une opinion, en un mot revivre. C’est une autre scène fondamentale, littéraire cette fois-ci, celle d’une Shéhérazade des temps modernes qui, d’un tableau à l’autre, en racontant ces histoires, sauve l’autre plutôt qu’elle-même.

Le silence face à la tyrannie de la parole

Bassim Kahar prévient, après la présentation des personnages, de la place des moments de silence dans la pièce.

Les fréquents moments de silence font partie intégrante et essentielle du rythme du texte/spectacle. Ils sont l’expression de la dissipation et de la confusion mentale du poète et de la perte de toute communication sentimentale et psychique de la chanteuse.

Il s’agit pour lui d’empêcher la tyrannie de la parole, de faire place à la confusion, au souvenir qui se cherche, aux questions sans réponses et aux transitions entre réel et fictif, cohérence et délire. Le silence peut s’avérer être un positionnement psychologique, sentimental ou intellectuel. Mais il peut exprimer également une sorte d’impuissance et d’échec de la communication. Il n’en demeure pas moins qu’il agit autant sur le rythme de nos vies que sur celui du texte de la pièce.

La langue du corps

Il en va de même pour les mouvements des corps, des corps qui s’approchent ou s’éloignent sans jamais s’êtreindre, des regards et des gestes, surtout dans les tentatives répétées de reproduire la position qu’ils avaient sur la seule photo prise au zoo : main gauche ou main droite, épaule gauche ou épaule droite, yeux ouverts ou fermés, avec ou sans l’orange.

L’olfactif joue aussi un rôle primordial, du parfum de cette femme qui l’aide à se relever tant il était saoul, jusqu’au chemisier qu’elle lui offre à sa demande et qui l’accompagnera partout, vestige et preuve de leur première rencontre.

Et la femme dans tout ça ?

Janet, est-ce son vrai prénom ou bien le nom de scène de cette musulmane qui se fait passer pour une chrétienne pour pouvoir chanter dans les cabarets ? Et

c'est bien elle qui le fait hospitaliser quand il fut persécuté, abandonné de tous et au bord de la folie. C'est encore elle qui le recueille à sa sortie de l'hôpital, qui veille à lui donner ses médicaments et qui fait tout pour l'aider à se retrouver et à reconstruire, en lui rappelant des moments réels ou fictifs de leur passé. Entre silence et délire, Rabah réussit par moment à sortir de sa tête et à se détacher des gens qui encombrant son esprit pour s'agripper à ses paroles, à ces évocations et à ces souvenirs. Elle réussit parfois à le faire entrer dans le jeu, revivre et rejouer certaines scènes, telle celle du café.

Quant à l'amour, il n'y croit tout simplement pas :

Toute étreinte est le début de la soumission...

L'amour et ce qui en découle est une forme de servitude

Un peu de couleur : *Ceci est une orange*

C'est un peu de couleur, de rêve et de poésie, que semble apporter l'orange dans la pièce, le fruit mais aussi la couleur, face au blanc de l'hôpital :

J'ai haï les draps blancs, les lumières tristes et blanches, les murs ternes et blancs, les tenues blanches des infirmiers, j'ai haï tout ce qui était blanc, jusqu'aux cheveux blancs des malades. (Il se calme un peu) De toutes façons, on ne s'est jamais entendu, le blanc et moi, je ne l'aime pas et il ne m'aime pas... Parce qu'il est clair et simple... Pacifique et conciliant, quelque chose qui ignore le doute et qui a besoin de beaucoup de blessures pour devenir une couleur !

Rabah offrait à Janet une orange à chacune de leurs rencontres. Un espoir bien fragile, une éclaircie durant ces longues intempéries. Et si l'orange finit par tomber et être absente de la seule photo qu'un « stupide » photographe leur aurait prise, elle continue à trôner dans leur mémoire, tout comme la lumière du lampadaire orange qui vacille ou faiblit par moment. Elle sera le titre de la pièce et se multipliera en un tas d'oranges qui se retrouvent sur le fauteuil, ultimes témoins de leur rencontres et symboles de leur survie et de celle de leur génération, mais aussi de leur relation et de leur amour, si singulier fut-il

<

L'auteur

Auteur, metteur en scène et acteur, Basim Kahar est né en 1963 à Kirkouk, en Irak, qu'il est obligé de quitter suite à la guerre du golfe. Il passe plus de la moitié de sa vie à l'étranger, en Syrie, en Australie, au Liban et en Arabie Saoudite avant de s'installer en Egypte. Il a joué dans de nombreux films dont *L'araignée*, et surtout dans des séries de télévision très prisées dans le monde arabe dont *Zone rouge*, *l'État profond* ou encore *La troupe Naji Ata Allah*, avec le très célèbre acteur égyptien Adel Imam (2012).

Mais Basim Kahar se considère davantage comme « l'enfant du théâtre ». Comparant sa présence sur le petit écran et sur scène, il déclare, dans une interview à Radio Monte Carlo en 2019 : « Pour moi, la télévision, c'est de la consommation, une idée. La scène, elle, c'est un champ de réflexion. »

Basim Kahar a obtenu de nombreux prix dont celui du Meilleur Metteur en Scène, au Festival des Université et des Instituts en Irak en 1987 et en tant qu'acteur, celui du meilleur espoir de l'année en Irak en 1989.

En 2020, il est consacré comme auteur dramatique grâce à sa pièce de théâtre *Oranges* qui obtient le 1^{er} Prix de l'Arab Theater Institute.

Le Traducteur

Saïd Benjelloun est poète, calligraphe, pédagogue et traducteur de poésie et de théâtre. Il a publié deux recueils de poésie bilingue français-arabe et de calligraphies : *Double voix*, en 2006, et *Là-bas*, en 2009, chez Réciproques Édition. Il a aussi publié, aux Presses universitaires du Midi (PUM) de l'université Toulouse – Jean-Jaurès, des manuels d'arabe, *Lire et écrire en arabe littéral*, en 2013, réédité et augmenté en 2020, et *Comprendre et parler en arabe maghrébin*, en 2018.

Il dirige la collection Nouvelles Scènes – arabe aux PUM dans laquelle il a traduit deux pièces de théâtre du dramaturge marocain Zoubair Ben Bouchta, écrites en arabe dialectal marocain, *Lalla J'mila*, *Le rocher des filles*، لالة جميلة، *صخرة البنات*, en 2017, et *Pieds Blancs*, أقدام بيضاء، en 2021.